Traduire

Revue française de la traduction

229 | 2013

L'environnement, une spécialisation durable ?

L'interprétation consécutive officielle

Gilles Ouvrard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/594>

DOI : 10.4000/traduire.594

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 81-95

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Gilles Ouvrard, « L'interprétation consécutive officielle », *Traduire* [En ligne], 229 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/594> ; DOI : 10.4000/traduire.594

L'interprétation consécutive officielle

Gilles Ouvrard

Le présent article est la première partie d'une conférence organisée à l'initiative de la SFT, en janvier 2012, à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs devant un public de traducteurs-interprètes.

La seconde partie sera publiée dans le numéro 230 de *Traduire*.

Comme bon nombre de collègues diplômés d'une école de traduction, j'ai mené de front une carrière libérale et une carrière d'enseignant : praticien d'un côté, travaillant pour les grandes entreprises et le gouvernement, en traduction écrite et en interprétation consécutive, et « passeur de pratiques » de l'autre. Il y a bien sûr une cohérence entre ces deux activités. Si je pense que le métier de traducteur, et celui d'interprète de consécutive, peuvent encore aujourd'hui s'apprendre sur le tas, pour peu que l'on ait les aptitudes nécessaires, il est certain que les écoles comme l'ESIT, créée par des professionnels de la traduction et de l'interprétation, fonctionnent comme un accélérateur de maturation⁽¹⁾.

À propos de ma carrière libérale, je voudrais d'emblée préciser un point : je n'ai jamais été interprète officiel permanent c'est-à-dire salarié du Quai d'Orsay. Il n'y a que les grandes langues telles que l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'arabe pour lesquelles un interprète titulaire exerçait en tant que permanent. Pour le chinois, la charge de travail ne le justifiant pas, le poste d'« interprète officiel » n'a jamais existé.

J'ai cependant débuté ma carrière d'interprète libéral en 1980 par une mission pour le président de la République de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing, avant même la fin de mes études à l'ESIT⁽²⁾, et à partir de 1983, année de ma première mission présidentielle en Chine, j'ai été systématiquement sollicité par le ministère, puis suis devenu chef interprète des missions présidentielles et du Premier ministre pour les voyages des autorités françaises en Chine et des

(1) J'estime par ailleurs que pour la simultanéité le passage par une école est véritablement indispensable.

(2) À la demande de Christopher Thiéry, alors directeur de la section Interprétation de l'ESIT et sous-Directeur de l'Interprétation au ministère des Affaires étrangères.

autorités chinoises en France, et ce jusqu'en 2005. J'ai ainsi été associé à presque toutes les grandes manifestations officielles bilatérales franco-chinoises pendant plus de vingt ans⁽³⁾.

J'ai quitté l'Université Paris III et l'ESIT à la fin de 2011, et depuis, je poursuis ma carrière d'enseignant en Corée du Sud, à Séoul, dans une école homologue de l'ESIT, *la Graduate School of Interpretation and Translation*. J'y enseigne les techniques de l'interprétation et de la traduction vers le français, et le perfectionnement français.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, l'interprétation consécutive en milieu diplomatique et officiel, je voudrais évoquer quelques aspects généraux de mes deux métiers.

Le traducteur et l'interprète

À propos de la différence entre traduire et interpréter, le *Dictionnaire historique de la Langue Française* Robert en deux volumes (1995) nous apprend que traduire veut dire « conduire au-delà, traverser, transporter ». J'y vois l'effort, le côté un peu laborieux du métier, la ténacité, et la solitude.

Inversement, à l'entrée interprète nous lisons qu'il s'agit « d'un intermédiaire, courtier, traducteur », le mot venant du latin *inter-pres*, dérivé d'un verbe disparu qui signifiait « acheter ou vendre » et a donné le mot « pretium », c'est-à-dire le prix. L'interprétation implique clairement une situation de communication entre deux personnes, avec de l'argent en jeu... De là on passe à l'idée de devin (interpréter un songe), puis à l'interprète d'un morceau de musique. Ainsi, alors que la traduction évoque le labeur, on est proche pour l'interprétation de l'idée de pouvoir surnaturel, de magie et d'art. Et il est vrai que le public est souvent impressionné par les prestations des interprètes de simultanéité parce qu'ils parviennent à écouter et parler en même temps, mais aussi de consécutive avec le mystère de la prise de notes...

Revenons un instant sur cet aspect très important du concept d'interprétation : la situation de communication⁽⁴⁾. Il y a deux personnes en présence, qui dialoguent par un intermédiaire, l'interprète. La situation est directement liée aux motifs de la rencontre, aux objectifs des interlocuteurs, aux contraintes propres à leur échange. Elle constitue le cadre de leurs interactions. L'intercompréhension est vérifiée par la pertinence de la réaction alternative des deux interlocuteurs, qui peuvent instantanément constater si cela fonctionne ou pas.

Cette dimension « présenteielle » et contemporaine de l'interprétation la distingue fortement de son activité sœur la traduction.

Je vais dire maintenant quelques mots de l'interprétation elle-même.

(3) Ce qui m'a valu le grand honneur d'être à l'automne 1997 décoré par le président de la République en même temps que mes collègues interprètes officiels permanents du ministère des Affaires étrangères.

(4) La situation de communication est souvent présente dans des mots ou tournures très courants, comme dans l'expression à la fois banale et pourtant si extraordinaire dans sa formulation : « Cela ne me regarde pas. ».

L'interprétation

Les professionnels parlent d'interprétation, et non pas d'interprétariat, pour éviter le rapprochement au moins acoustique avec le secrétariat. Il ne faut à mon sens pas y voir de dédain pour cette activité, et la désinence « -ariat » n'est en rien péjorative, comme le prouvent les mots notariat, directorat et même, en cette période de forte communication gouvernementale, le porte-parolat ; l'explication de ce choix tient au fait que l'interprétation (orale), métier incompris, a dû pour s'imposer en tant que véritable profession nécessitant des compétences spécifiques se démarquer de manière très tranchée, tout en évoquant son parallélisme avec la traduction (écrite). Et afficher clairement que pour être interprète il ne suffisait pas de connaître les langues, d'être par exemple secrétaire bilingue.

Consécutive et simultanée

L'interprétation consécutive est sans doute aussi ancienne que l'humanité. Quant à l'interprétation simultanée, elle n'apparaît qu'après la Seconde Guerre mondiale, à l'occasion semble-t-il du procès de Nüremberg au cours duquel les dignitaires nazis ont été jugés par les Alliés. Il s'agissait de gagner du temps en évitant les interprétations successives dans les différentes langues. Personne ne savait si cela pouvait marcher. Mais les interprètes de l'époque ont été capables de relever le défi et de s'adapter à cette nouvelle façon de travailler⁽⁵⁾. Aujourd'hui l'interprétation simultanée, après s'être développée et imposée dans les grandes organisations internationales utilisant plusieurs langues de travail, continue à se diffuser et s'est étendue à des rencontres de moindre envergure, du fait de la réduction de la taille des équipements, et surtout de l'obsession générale du gain de temps.

En ce qui concerne l'interprétation diplomatique officielle, il n'y avait, pendant ma période d'activité, pas d'équipement fixe de simultanée à l'Élysée ni au Quai d'Orsay, sans doute du fait du caractère ancien de la plupart des bâtiments français, mais à l'Hôtel Matignon, je me souviens — sans y avoir d'ailleurs travaillé en simultanée moi-même — avoir constaté que la salle à manger était pourvue de cabines cachées dans les lambris, avec une vue en profondeur sur la table de repas.

Dans certains types de réunions, un équipement ultraléger permet aujourd'hui de faire une simultanée sans cabine, l'interprète étant simplement assis dans un coin de la salle, une partie du public écoutant l'interprétation à l'aide d'un casque⁽⁶⁾.

(5) Le prix à payer a été la fatigue supplémentaire induite par l'effort mental nécessaire pour écouter et parler dans le même temps. Cet effort ne pouvant pas être soutenu sans risque pendant plus d'une vingtaine de minutes, cela s'est traduit par la nécessité de recruter des équipes composées de plusieurs interprètes travaillant en relais.

(6) Il en existe différents types, plus ou moins anciens, dont certains aux noms évocateurs de « bidule » et de « pare-brise ».

Il y a eu pour ces différentes raisons un développement important de la simultanée et corrélativement un recul général de la consécutive, au moins en Europe.

Est-ce à dire que la consécutive a pratiquement disparu, ou qu'elle est en voie de disparaître ?

Ce n'est absolument pas le cas. La consécutive existe toujours dans des champs de communication qui échappent à la simultanée du fait de la nature bilatérale de la rencontre, que ce soit lors de visites officielles de type protocolaire, ou bien lors de négociations. Le fait qu'il n'y ait que deux langues permet de travailler en consécutive sans impression de perte de temps excessive.

C'est aussi le cas dans des réunions techniques bilatérales⁽⁷⁾ de tous genres, dès lors qu'elles ne se déroulent pas (pas encore...) en langue anglaise⁽⁸⁾, mais entre des langues très « étrangères » l'une à l'autre (par exemple du chinois-français, ou du coréen-français). L'interprétation est dans ce cas presque exclusivement consécutive.

En fait, la consécutive continue à exister parce qu'elle présente plusieurs avantages : aucun équipement spécifique, donc simplicité, commodité et confort, coût d'organisation inférieur car il n'est pas besoin de recruter une équipe de plusieurs personnes. Parfois d'ailleurs il arrive qu'un unique interprète travaille en continu pour les deux délégations, seul toute une journée dans les deux sens...

Elle existe et se développe enfin parce que commencent à être pris en compte des besoins qui ne peuvent pas être couverts par l'interprétation simultanée : c'est le cas par exemple de l'interprétation sociale (*community interpreting*), pour des rencontres entre un nombre très restreint de personnes, dans des situations diverses de la vie de tous les jours. Ce sont des applications nouvelles, encore modestes dans un pays comme la France, mais qui vont s'étendre car elles résultent souvent d'obligations légales internationales.

En conclusion de cette rapide évocation comparée de la consécutive et de la simultanée, disons que la simultanée est généralisée dans les instances multinationales, mais que la consécutive résiste, et même apparaît et se développe dans des domaines nouveaux, du fait de l'évolution des sociétés et de la mondialisation de l'économie.

Je soulignerai maintenant quelques particularités de la consécutive.

(7) Et parfois encore dans certaines organisations internationales, dans des commissions techniques à effectif réduit, éventuellement à plusieurs langues, impliquant donc plusieurs interprétations successives (source Mme C. Garbutt, interprète anglais-français, Union Internationale des Chemins de Fer, entretien 2013).

(8) Encore que – fort sagement – les délégués réclament parfois la présence d'un interprète de consécutive à leurs côtés, pour traduire les passages très techniques ou exprimer à leur place un argument nuancé (même source que ci-dessus).

Particularités de la consécutive

Tout d'abord il faut corriger une opinion répandue, qui résulte d'une méconnaissance des fonctionnements de l'interprétation. Tous les négociateurs le savent, ce qui est souvent reproché à la consécutive, la perte de temps, est en réalité dans les circonstances d'un vrai échange d'idées un avantage considérable : le temps de l'interprétation peut être mis à profit par la personne qui s'exprime pour poursuivre sa réflexion — éventuellement en consultation discrète avec un collaborateur —, et préparer ce qu'elle va dire lorsqu'elle reprendra la parole. L'alternance orateur-interprète rythmant la consécutive est un atout majeur dans les situations de vrai débat.

La deuxième particularité concerne non plus l'orateur mais l'interprète lui-même. Pour l'essentiel, l'interprète de consécutive et son collègue de simultanée doivent avoir *a priori* les mêmes compétences. Mais l'interprétation consécutive, et en particulier l'interprétation diplomatique, nécessite de la part de l'interprète une qualité particulière de présence et d'aisance devant le public qui n'existe pas de la même manière en simultanée, où l'interprète est à l'abri des regards⁽⁹⁾.

La troisième particularité est d'ordre technique, et concerne la prise de notes. L'interprète de consécutive peut prendre des notes, et en général en prend, même si ce n'est en rien une obligation. Les notes sont une aide destinée à rassurer l'interprète, lui permettant de ne pas surcharger sa mémoire, éventuellement de la relancer, et enfin de vérifier qu'il n'a rien oublié... La prise de notes est donc une caractéristique de l'interprétation consécutive, qui revêt un aspect un peu mystérieux : comment faire pour prendre, parfois longuement, des notes permettant de faire ensuite une interprétation complète et exacte ? Nous ne développerons pas ici. Disons simplement que les vraies notes sont « dans la tête », et résultent de l'analyse faite pendant l'écoute.

La dernière particularité est d'ordre à la fois pratique et symbolique. Étant présent parmi les interlocuteurs sur le lieu même de l'échange, l'interprète de consécutive en devient en réalité un des pôles, auquel parfois l'orateur s'adresse davantage qu'au destinataire, en le regardant plus que celui-ci. L'interprète est véritablement intégré dans le circuit de la communication. Les interlocuteurs savent qu'il existe, et tiennent compte de sa présence. Cette présence au cœur des échanges lui confère une compréhension sans aucune médiation, totale et permanente, de tous les éléments de la situation de communication, et de toutes les circonstances de celle-ci, égale à celle de l'ensemble des autres participants.

(9) Entendons-nous bien, cela ne veut absolument pas dire que l'interprète de simultanée n'a pas besoin d'assurance : la moindre hésitation de sa part s'entend parfaitement dans les écouteurs. Mais cela est différent de la présence face au public.

Je vais maintenant faire quelques rappels concernant nos métiers d'interprète et de traducteur, qui reposent sur trois piliers. Ce sont les langues, les connaissances, la méthodologie.

Langues A, B, et C, et sens d'interprétation

Quel que soit le mode de classement, on distingue la langue maternelle, la langue étrangère active, et la ou les langues étrangères passives. Le classement utilisé traditionnellement est langue A (maternelle), langue B (1^{re} langue étrangère, active), langue C (2^e langue étrangère, passive)⁽¹⁰⁾. En théorie, à l'écrit on ne traduit que vers sa langue maternelle, car c'est la langue dans laquelle l'expression est la plus adaptée. À l'oral, en simultanée, le principe général est le même, on interprète de la ou des langues étrangères B ou C vers sa langue maternelle, là où les réflexes jouent de la manière la plus efficace ; en consécutive, en revanche on interprète dans les deux sens actifs, vers sa langue maternelle, mais aussi vers sa langue étrangère active, la langue B.

S'agissant des langues, deux choses doivent être précisées. La langue maternelle doit bien sûr être excellente. Les langues B et C doivent être très bien connues, et pratiquées à un niveau qui n'a rien à voir avec la conception qu'a le grand public de la langue étrangère, par exemple lorsque l'on entend dire d'Untel qu'il est bilingue.

Si on laisse de côté la langue C, pour moi, la différence dans la pratique des deux langues A et B est la suivante : la langue maternelle est la langue dans laquelle on a la certitude de toujours pouvoir dire ce que l'on veut dire, de la manière la plus appropriée aux circonstances ; en langue étrangère on a des certitudes, mais ne peut jamais être en permanence certain de tous ses effets.

Cette dernière remarque a des implications importantes en ce qui concerne le sens d'interprétation.

Pour ma part, j'ai fait une carrière d'interprète de consécutive, dans les deux sens de langues pour les entreprises, mais sur le plan diplomatique j'ai exclusivement travaillé vers ma langue B, le chinois.

Les délégations officielles française et chinoise ont en effet toujours eu leur propre interprète, – c'est un point sur lequel je reviendrai –, chacun interprétant dans l'autre langue, en langue étrangère, les propos du chef de la délégation de son propre pays. J'ai donc dans ces missions toujours interprété vers le chinois, mes collègues chinois interprétant vers le français.

En ce qui concerne le premier temps de l'interprétation, la phase d'écoute et de compréhension, l'avantage de ce mode de fonctionnement est que se faisant à partir de la langue

(10) Il s'agit de la classification élaborée autrefois par l'Association Internationale des Interprètes de Conférence (AIIC).

maternelle la compréhension est maximale, et le risque d'erreur très réduit. Dans le cas inverse, celui de l'interprétation à partir de la langue étrangère, le risque d'erreur de compréhension est potentiellement plus élevé, avec l'inconvénient supplémentaire résultant de la difficulté à repérer une éventuelle erreur, puisque formellement l'expression (en langue maternelle) sera parfaite⁽¹¹⁾.

Compte tenu du couple de langues considéré, je pense pour ma part que ce système est raisonnable. À mon avis, même aujourd'hui où les contacts avec la Chine se sont radicalement transformés, il reste plausible de considérer qu'un Français a plus de chance de toujours bien comprendre un autre Français qu'un Chinois, et qu'un Chinois a plus de chance qu'un Français de toujours bien comprendre un compatriote. Ce que l'on perd ponctuellement en rapidité d'expression, on le regagne globalement par l'absence d'erreurs, de malentendus et donc de temps perdu en corrections.

Ajoutons que ce sens de traduction permet également de prévenir d'éventuelles difficultés de compréhension dues à un accent très prononcé, ou particulier (ce qui peut arriver avec des locuteurs francophones qui ne sont pas français, ou évidemment avec des locuteurs chinois).

Si l'on considère maintenant le versant de l'expression, ce fonctionnement demande clairement que la qualité d'expression en langue étrangère soit très élevée, même si elle peut comporter quelques maladresses. Au-delà des exigences classiques de la traduction (exactitude, clarté), il faut que la langue d'expression elle-même soit correcte, claire, fluide, donc compréhensible facilement, c'est-à-dire sans effort particulier pour l'auditoire.

Cela implique notamment une excellente prononciation. Pour l'auditoire, rétablir d'éventuelles fautes d'expression de l'interprète est aisé à partir du moment où il peut comprendre sans peine l'idée. Mais il lui serait en revanche très pénible en écoutant de devoir s'arrêter dans la compréhension pour rétablir un mot mal entendu, ou plus exactement pour chercher à deviner le mot ou les mots pouvant correspondre à tel enchaînement de sons. La qualité de la prononciation est donc fondamentale, ainsi que la capacité de reproduire les rythmes, phénomènes intonatifs, hauteurs de voix, accélérations ou accentuations etc., à la façon d'un locuteur de langue maternelle.

Ces qualités sont notamment décisives lorsque l'interprétation d'un discours consiste en la lecture d'une traduction préalable, ce qui est presque toujours le cas des grandes allocutions.

Quant à l'accent, il n'est pas un problème tant qu'il ne freine pas la compréhension de l'auditeur et ne divertit pas trop son attention.

(11) Dans les années 1990-2000, pour l'anglais il a été décidé au Quai d'Orsay pour gagner du temps de travailler dans l'autre sens, les interprètes s'exprimant dans leur langue maternelle, donc avec plus de concision. Mais il s'agit d'un couple de langues où la maîtrise de la langue étrangère est portée à un très haut niveau, très proche de celui de la langue maternelle, avec un risque d'erreur de compréhension quasi nul.

La langue B doit permettre un exercice professionnel satisfaisant pleinement les attentes et exigences des clients notamment en termes d'efficacité et d'image de l'orateur véhiculée par l'interprète. On n'improvise pas une excellente langue B.

Quelques mots maintenant du second pilier de la pratique de l'interprète comme du traducteur, les connaissances, et plus précisément les connaissances extralinguistiques.

Les connaissances

Il ne suffit pas de connaître plein de mots, techniques ou non, il faut aussi savoir et comprendre ce à quoi ils renvoient. S'il n'est pas possible de tout connaître, plus nous avons en nous-mêmes de connaissances que nous savons rappeler, – mobiliser –, mieux nous pourrons comprendre et donc interpréter.

Il y a en effet une différence fondamentale entre reconnaître ce que l'on sait déjà et comprendre quelque chose de nouveau. Plus les connaissances sont vastes, moins la compréhension nécessite d'effort, et plus elle est complète. Les connaissances par exemple jouent à plein dans le phénomène d'anticipation.

Dans le cas de l'interprétation diplomatique, il est ainsi essentiel que l'interprète dispose d'une solide culture générale sur son propre pays et celui de sa langue B, et en connaisse parfaitement les institutions. Il doit de même être au fait des grands dossiers.

Quant au problème de la diversité des sujets abordés, la solution réside dans la préparation préalable à la mission, et à la recherche systématique d'informations sur le sujet, dite « recherche documentaire ». Cela s'applique à tous les types d'interprétation, y compris l'interprétation diplomatique qui peut, à certains moments, être très protocolaire mais à d'autres devenir très technique, très pointue, même si cela reste superficiel.

Les discours véhiculent des idées, et le troisième pilier sur lequel s'appuient nos professions est la méthode.

La méthodologie de l'interprétation

Langues et sens

Selon la formule popularisée en français par Georges Mounin, les langues « découpent le monde de manière différente ». Il en résulte que la seule possibilité de dire vraiment la même chose est de dire les choses différemment⁽¹²⁾. La traduction ou l'interprétation ne se font pas hori-

(12) Cette constatation est à la base de la théorie interprétative de la traduction (TIT) élaborée par les fondateurs de l'ESIT, dont Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, à partir de leur expérience d'interprète de conférence et avec le concours de praticiens-théoriciens de la traduction technique ou littéraire, comme Florence Herbulot, dont je salue ici la mémoire, ou Fortunato Israël.

zontalement de langue à langue, de mot à mot, mais passent par ce à quoi renvoie la langue, le contenu communiqué, c'est-à-dire le sens du message. L'orateur (ou l'auteur à l'écrit) est mû par un vouloir, le vouloir-dire. Ce vouloir, pour être communiqué, emprunte nécessairement une forme verbale, orale (ou écrite). C'est lui qui permet l'expression du sens, quasiment automatique en langue maternelle. Les mots sont un passage obligé mais ne sont que les outils, ils ne sont pas l'objectif : l'objectif, c'est le sens. Très souvent en interprétant je me suis fait la remarque qu'il y a un caractère incontestable, une dimension presque physique, quasiment matérielle, du sens.

Ainsi à l'oral, qui nous concerne ici, l'interprète appréhende le sens en dépassant les mots, au cours d'un processus appelé « déverbalisation », l'oubli des mots ; parler de mots est d'ailleurs abusivement simplificateur, car la forme orale de communication, très riche, comporte d'autres informations porteuses de sens (insistances, hauteurs de la voix, rythmes), ainsi que des informations non verbales, par exemple visuelles, comme des mimiques ou des gestes : toutes ces informations sont également intégrées par l'interprète dans la formation du sens, simultanément et de manière réflexe.

Ces automatismes sont naturels et inconscients chez tout locuteur et auditeur. Ils fonctionnent à leur paroxysme de manière consciente mais automatique⁽¹³⁾ dans l'interprétation, dont un autre aspect de la méthodologie concerne le suivi de la logique du discours.

La logique du discours et l'analyse

Le fonctionnement de l'interprète exige un préalable, relatif au regard qui doit être le sien : celui de l'orateur. L'interprète est le seul spectateur qui doit aussi investir, endosser le discours. Il ne peut pas lui rester extérieur, sinon il lui sera impossible d'être fidèle au vouloir et de restituer pleinement le sens. Il ne s'agit pas du point de vue, de la position sur tel problème. Il s'agit de l'implication personnelle nécessaire pour incarner le rôle⁽¹⁴⁾.

Ensuite, comme le traducteur, l'interprète ne peut comprendre l'intégralité d'un message que par le suivi permanent de la logique du discours, pendant toute sa progression et dans toutes ses évolutions. L'interprète qui est une sorte de champion de la parole est préalablement un spécialiste de l'écoute.

Cette écoute est une écoute concentrée, mais c'est aussi une écoute active, qui repose sur « l'analyse », l'aptitude à établir des relations entre les éléments du message pour en trouver la cohérence. Cette gymnastique s'effectue en parallèle sur différents plans : rappo-

(13) Les qualificatifs peuvent sembler contradictoires. Je veux dire par là que l'interprète maîtrise en permanence ses processus mentaux, qu'il peut réorienter pour effectuer pendant une durée très brève une opération particulière.

(14) L'utilisation de la première personne, du « je », est une des manifestations de cette implication particulière.

chéments d'éléments du discours avec les connaissances personnelles, linguistiques ou non, avec les connaissances venant de la situation, avec les connaissances déjà tirées du discours au fur et à mesure de sa progression, et rapprochements ponctuels d'éléments du discours entre eux. Elle permet par exemple de discerner une éventuelle faiblesse dans une argumentation (et d'y remédier car elle est non voulue), voire une incohérence (et ainsi de pouvoir corriger un lapsus), ou encore de déterminer ce qui, étant en rapport avec la situation spécifique de l'orateur, a été éventuellement laissé implicite par lui, et qui pouvant ne pas être connu du destinataire doit être explicité au passage par l'interprète, etc.

C'est, combinée à son implication, cette gymnastique permanente qui permet à l'interprète de s'approprier pleinement le discours, de le comprendre dans une construction mentale, pour le retenir même s'il s'agit d'un message assez long, et le ré-exprimer au mieux en tenant compte des besoins du destinataire.

C'est une gymnastique véritablement acrobatique. Non pas qu'elle soit en elle-même exceptionnelle : c'est en fait le fonctionnement de la compréhension de tout auditeur, mais parce que chez l'interprète elle est poussée à un point extrême en intensité et en durée, parce qu'il va devoir jouer, recréer tout le message.

Cette gymnastique requiert à la base des aptitudes, et en général un entraînement spécifique.

L'application correcte des différents aspects de cette méthodologie permet à l'interprète de transmettre efficacement le message.

Un mot supplémentaire enfin sur les deux personnes ou délégations en présence, pour lesquelles travaille l'interprète, à propos de la notion de statut.

Le statut des intervenants

Le statut des parties prenantes est en effet un autre facteur fondamental conditionnant le fonctionnement de la mission d'interprétation. Schématiquement, deux situations peuvent se présenter.

Dans un premier cas les deux parties ont un statut égal. Elles détiennent les mêmes savoirs, exercent les mêmes responsabilités, aucune n'est supérieure à l'autre ni n'a autorité sur l'autre. Si l'une ou l'autre le désire, elle est libre de mettre fin à la communication et à l'échange.

C'est le cas de l'interprétation de conférence⁽¹⁵⁾. Les interlocuteurs jouissent du même statut. Le vouloir des parties s'exerce dans une limite très claire : informer et éventuellement convaincre l'interlocuteur. Aucun n'a de moyen de coercition sur l'autre.

(15) La base de données *Trésor* du site du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* indique notamment à l'entrée « conférence » : Assemblée de personnes qui discutent d'une ou plusieurs questions d'importance, et Assemblée de diplomates ou de ministres (assistés ou non par des techniciens) réunie de façon épisodique, traitant de questions d'intérêt commun à plusieurs États (consultation en ligne le 18/09/13).

Que l'on songe maintenant à un second cas, radicalement différent, par exemple lorsque l'interprétation prend place entre une personne interpellée et un fonctionnaire de police, ou un magistrat. Même s'il y a encore des limites, l'un des interlocuteurs est soumis au pouvoir de l'autre, qui a barre sur lui, et peut chercher à savoir ce que l'on entend précisément lui cacher. Il y a déséquilibre, « déclivité » des statuts.

Une telle différence de statut peut aussi provenir des connaissances possédées ou non par les interlocuteurs, qui sont alors des connaissances « non-partagées », comme dans le cas de l'interprétation sociale, par exemple médicale lorsque un patient étranger consulte un médecin.

La notion de statut des parties est donc une autre des caractéristiques essentielles de l'exercice de l'interprétation.

Après ces rappels, je vais maintenant parler de la mission d'interprétation consécutive officielle.

La mission d'interprétation consécutive officielle

Il s'agit de l'interprétation consécutive en milieu diplomatique et politique.

La diplomatie étant la « science et pratique des relations politiques entre les États, et particulièrement de la représentation des intérêts d'un pays à l'étranger »⁽¹⁶⁾, par commodité, je regrouperai les vocables « diplomatique » et « politique » sous le terme d'« interprétation officielle ». Si en ce qui concerne le caractère « officiel », il peut y avoir un certain flou (dans le cas d'un PDG qui se déplace pour affaires, sa visite revêt en effet un caractère officiel, par opposition au caractère privé d'une visite faite à titre purement personnel, en tant que touriste), dans la pratique, on parle effectivement de visites officielles quand il s'agit des représentants des puissances publiques.

Examinons les caractéristiques d'une telle mission.

L'interprétation consécutive se caractérise déjà par son mode de réalisation : l'orateur et l'interprète s'expriment à tour de rôle, selon des séquences de longueur variable.

Elle se caractérise aussi par la présence de l'interprète au cœur des échanges, au côté des interlocuteurs et au centre de la situation de communication.

Les interlocuteurs ont un égal statut, l'interprétation est de conférence.

Quant à l'aspect officiel, le trait distinctif à cet égard de la mission d'interprétation est qu'il s'agit d'une prestation pour les représentants de deux ou plusieurs États, comme on l'a dit, dans le

(16) Définition de la base de données *Trésor* du site du *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (consultation en ligne le 18/09/13).

cas de l'interprétation consécutive, il s'agira normalement de nos jours d'un cadre bilatéral, et de deux États.

Ce fait a différentes implications.

Les principes de réciprocité et d'égalité des délégations attachés à la souveraineté des États veulent qu'elles soient également représentées, à des niveaux identiques ou comparables (ministre à ministre, etc.), il y a donc parité et symétrie dans la composition des délégations, qui concernent également l'interprète.

L'interprète ne travaille donc pas seul dans les deux sens, mais dans un seul sens, en alternance avec son homologue de l'autre délégation.

Du fait de ce statut officiel des intervenants, qui parlent au nom de l'État, de la République, la mission d'interprétation est jugée particulièrement importante et les qualités personnelles de l'interprète font ainsi l'objet de précautions particulières.

C'est là le second trait caractérisant l'interprétation officielle : une procédure spéciale est appliquée, visant à s'assurer de la confiance pouvant être accordée au prestataire de la traduction, la procédure de l'habilitation.

Le recrutement du prestataire est fait par un service spécial du Quai d'Orsay, la Sous-Direction de l'interprétation.

Le déroulement des manifestations et réunions est organisé et réglé par les services du Protocole, que côtoie l'interprète pendant le déroulement de la mission d'interprétation⁽¹⁷⁾.

Enfin, toujours du fait des hautes fonctions des personnalités concernées, un souci particulier s'attache à la sécurité physique des délégations, ce qui se traduit sur le terrain par un dispositif et des procédures spécifiques, avec gardes du corps et agents de sécurité.

Je vais terminer cette première partie par les conditions préalables à la réalisation d'une mission d'interprétation diplomatique en disant quelques mots de l'habilitation, puis du recrutement.

La procédure d'habilitation

La fonction d'interprète officiel, exercée à titre salarié ou à titre libéral, implique une procédure préalable. Cette procédure dite « d'habilitation » vise à vérifier par une enquête de moralité et une audition que l'interprète a les qualités requises pour travailler pour les autorités publiques sur des sujets sensibles. Il ne s'agit pas ici de compétence professionnelle (bon traducteur ou non), mais de la moralité de la personne et de la compatibilité de ses engagements person-

(17) Signalons qu'il existe une catégorie particulière de visites officielles, les visites d'État. La différence réside dans la nature du traitement accordé et des manifestations prévues, plus prestigieuses dans le cas de la visite d'État.

nels avec la bonne réalisation d'une mission pour les pouvoirs publics. La préoccupation concerne donc la confiance qui peut être accordée à l'interprète. Il y a différents niveaux d'habilitation, autorisant l'interprète à travailler à différents niveaux de « secret », par exemple pour la Défense nationale. Mais en fait pour l'interprète, l'obligation finale en jeu dans la procédure d'habilitation est invariable : garder confidentiels les échanges auxquels il assiste.

L'habilitation est valable pour une certaine durée, qui peut être de plusieurs années. Je n'ai pour ma part fait l'objet de cette procédure qu'à deux reprises au cours de ma carrière.

Le recrutement

Dans le cas de l'interprétation pour le gouvernement français, le service effectuant le recrutement pour le compte du demandeur est la Sous-Direction de l'interprétation du ministère des Affaires étrangères et européennes⁽¹⁸⁾. L'interprète indique s'il est disponible à la période souhaitée et s'il accepte les conditions proposées, notamment de rémunération⁽¹⁹⁾.

Le service recruteur précise s'il s'agit d'une option ou d'une réservation ferme. Ici je soulignerai l'évolution des circonstances et de l'effet de cette phase de recrutement. Dans les années 1980-1990, un simple appel téléphonique réservant un interprète pour une prestation avait valeur de contrat. La demande d'interprétation consécutive était en général urgente et l'interprète n'avait pas le temps de se déplacer avant la mission pour signer un contrat formel. L'engagement oral pris par téléphone suffisait à faire foi⁽²⁰⁾. Ainsi, personnellement, je n'ai pratiquement jamais signé de contrat avant la réalisation d'une mission, la régularisation administrative intervenant après la mission. La confiance réciproque dans la parole donnée était totale.

Mais par la suite, à cause essentiellement de la multiplication des contacts bilatéraux ou multilatéraux – et leur improvisation à la dernière minute – associée à l'accroissement parallèle des contraintes budgétaires, le recrutement est devenu de plus en plus prudent, les options n'étant levées et la mission confirmée que de plus en plus tardivement. Cela marque pour moi une dégradation très nette des conditions d'exercice et, d'une certaine manière, une remise en cause de la reconnaissance professionnelle. Indiquons au passage que les choses n'ont sans doute pas été plus agréables à vivre pour le service recruteur.

(18) Dirigée dans les années 1980 à 2000 par Christopher Thiéry puis Brigitte Sauzay-Stoffaës.

(19) Les conditions de rémunération sont fixées par le ministère. Au fil des années, après avoir considérablement progressé dans les années 1980 parallèlement à la reconnaissance croissante de la profession, ce qui a permis un certain rattrapage de la rémunération publique par rapport à la rémunération sur le marché privé, il y a eu ensuite à la fin des années 1990 et au début des années 2000 une stagnation des conditions de rémunération, due en particulier à la compression des budgets.

(20) Et si la mission était annulée à la dernière minute, la prestation était néanmoins considérée comme effectuée et réglée au prestataire. Cela est d'ailleurs normal, car la rupture de la convention n'était pas du fait du prestataire, lequel s'était rendu et était resté disponible pour la prestation, en refusant éventuellement d'autres offres.

Bien entendu, la teneur et les limites de la mission sont également précisées à ce moment. Si l'interprétation simultanée prend par définition place dans un cadre identifié lié à une salle de conférence, le déroulement d'une mission de consécutive peut donner lieu à diverses séquences nécessitant une intervention linguistique en dehors de l'interprétation proprement dite, pour ce qu'on pourrait appeler de l'accompagnement. Ici, la qualité des rapports entre demandeur et prestataire, notamment la confiance qu'ils entretiennent, est décisive. Sur ce point, en tant que prestataire d'interprétation consécutive, j'ai toujours eu une conception assez large de ma mission, en considérant qu'il s'agissait avant tout de permettre le bon déroulement d'une visite, et je n'ai personnellement jamais hésité à faire un effort, si cela était raisonnable vu les circonstances, dans le cadre du service global à rendre⁽²¹⁾. À la condition expresse que les limites soient claires, et respectées. Les frontières doivent d'ailleurs sans doute être appréciées de manière légèrement différente si l'on est un homme ou une femme, en ce qui concerne les fins de soirée notamment. Mais les délégations officielles chinoises pour lesquelles j'ai officié n'ont jamais eu une vie nocturne agitée.

Enfin cette phase de recrutement est l'occasion pour l'interprète de noter les coordonnées des personnes chargées de la préparation de la visite. Il s'agit par exemple de personnes travaillant au service du Protocole, et de proches collaborateurs de la personnalité ou des ministres, qui permettront à l'interprète de prendre précisément connaissance à l'avance du déroulement et du contenu de la mission, afin de s'y préparer efficacement.

En dehors des langues pour lesquelles les prestations sont réalisées par les permanents salariés, pour les contacts bilatéraux réguliers entre des pays tels que la France et la Chine par exemple, le recours à l'interprète devient au fil du temps relativement habituel et l'interprète connaît bien les personnes et les conditions dans lesquelles il va officier ; symétriquement, bien que libéral, il est bien connu des services. Il n'y a donc pas de surprise, ni pour l'un ni pour les autres.

Mais il peut y avoir des cas où une demande ponctuelle est adressée à un interprète n'ayant jamais travaillé dans ce cadre. On aura compris ici qu'on ne s'improvise pas interprète officiel : quelle que soit l'urgence et le caractère pressant d'une demande, l'interprète est, comme son collègue traducteur, tenu d'offrir une prestation de qualité sincère et loyale. Quoi qu'il puisse lui en coûter, s'il se rend compte que pour une raison, linguistique ou autre, il risque de ne pas être capable d'exercer correctement sa fonction, il doit l'indiquer au demandeur dès le premier contact et refuser la mission. L'honnêteté et le bon sens l'exigent. Et dans tous les cas, il doit absolument le dire avant le début de la mission...

wu faer@club-internet.fr

(21) Il m'est ainsi arrivé d'accepter, en plus de l'interprétation, de faire office de chauffeur pour une délégation, constituée il est vrai d'une seule personne.

Bibliographie

L'école doctorale de l'ESIT a publié de nombreux ouvrages consacrés à l'interprétation et à la théorie interprétative de la traduction. Nous en indiquons ici trois, par ordre chronologique, ainsi que deux articles écrits par des collègues interprètes de conférence.

SELESKOVITCH Danica, 1968, *L'Interprète dans les conférences internationales*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. Cahiers Champollion (ouvrage fondateur qui traite d'interprétation de conférence simultanée mais aussi consécutive).

SELESKOVITCH Danica, 1975, *Langage, langues et mémoire*, Paris, Lettres modernes Minard, coll. Cahiers Champollion (étude de la prise de notes en interprétation consécutive et des mécanismes mentaux associés).

LEDERER Marianne, 1995, *La traduction aujourd'hui – Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette-Livre (le processus traductif et l'articulation entre traduction orale et traduction écrite).

MINNS Philip, 2005, « Application de la TIT à la pratique de l'interprétation professionnelle de conférence sur le marché privé – un cas extrême », in ISRAËL Fortunato, LEDERER Marianne, *La Théorie interprétative de la traduction – III De la formation à la pratique professionnelle*, Paris-Caen, Lettres modernes Minard, coll. Cahiers Champollion, p. 125-139 (article qui fait écho, à trente ans d'intervalle, à une partie du premier ouvrage de D. Seleskovitch).

LIM Hyang-Ok, 2008, « The Art of Public Speaking and the Art of Interpretation », in FORUM, Vol. 6, n° 2, Paris-Séoul, Presses de la Sorbonne Nouvelle & Korean Society of Conference Interpretation, p. 125-142 (article en anglais sur les compétences de prise de parole en public spécifiques à l'interprétation consécutive).

Gilles Ouvrard, diplômé de l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (Paris III – La Sorbonne Nouvelle) en français, chinois, anglais (Traduction, 1978) (Interprétation, 1980), a exercé en tant qu'interprète et traducteur indépendant pour le gouvernement français et les grandes entreprises jusqu'en 2007, et a été chef interprète pour les missions Chine du ministère des Affaires étrangères de 1985 à 2005. En parallèle, il a enseigné à l'ESIT de 1985 à 2011 en Traduction (chinois-français) et Interprétation (chinois-français, et langue des signes française-français pendant dix ans) et dirigé la section Traduction de l'ESIT de 2009 à 2011. Il enseigne depuis 2012 à la Graduate School of Interpretation and Translation de la Hankuk University of Foreign Studies à Séoul en Corée (GSIT, HUFS).